

Commentaires de lecture Fiction

Numéro 97, hiver 2004–2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Commentaires de lecture : fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (97), 18–19.



Pierre DesRuisseaux

1974 et publié chez Typo au cours des années 1990 dans une nouvelle édition revue et augmentée, se veut un ouvrage de référence et de consultation indispensable sur le sujet. Se distinguant de semblables livres parce qu'il accorde plus d'importance aux sources orales, ce dictionnaire a été établi après de nombreuses recherches, effectuées notamment dans différents documents audiovisuels ou archivistiques et auprès d'une centaine d'informateurs, dont les noms apparaissent à la fin de l'ouvrage.

Dans ce dictionnaire, Pierre DesRuisseaux présente 777 proverbes utilisés au Québec et considérés par les utilisateurs comme faisant partie du patrimoine. Répertoriés en ordre alphabétique de mots-clés, à la manière des dictionnaires de citations, les proverbes sont accompagnés de leur signification

et d'une liste d'équivalents étrangers issus de la francophonie. Cela permet entre autres d'apprendre que l'expression « Il n'y a pas rien qu'un chien qui s'appelle Pitou » provient de la France, où l'on affirmait au XVIII^e siècle qu'« il y a plus d'un âne (à la foire) qui s'appelle Martin », et que les équivalents français du proverbe québécois « Faute de pain, on mange de la galette » sont « À défaut de chapon, pain et oignon » ou « Faute de grive, on mange des merles ».

Accessible, cet ouvrage de poche se consulte aisément et permet de faire plusieurs découvertes, dont certaines s'avèrent parfois étonnantes. Il demeure aussi révélateur de l'imaginaire collectif québécois et des correspondances qui existent entre notre culture et les autres cultures de la francophonie.

Véronique Pepin



Madeleine Gagnon

spectaculaires. Le corps, la matière, la chair, les os rencontrent de désespérantes questions : « Lettres fossiles. Oreilles closes. Vains cris dans les tympanes malades. Écrire est-il possible quand plus personne n'entend ? » Aussitôt *ditécrit*, sitôt *énoncélu*, la vivacité du legs des mots de l'histoire, jamais fixés, toujours tremblants, donnent lieu et force à la réponse au « milieu dehors / jamais dedans le centre ». Les pierres fendent à peine qui fomentent les temples. Les routes ne sauraient donc creuser des trous dans les ventres amers. Les pierres s'ébranlent, frémissent d'amours et des pensées élémentaires. Ça casse et ça passe entre les eaux des rêves et de la musique. Ivre de sollicitude, hétérogène, infinie, cri, par moments savante, à d'autres *insue*, l'œuvre de Madeleine Gagnon s'avance « Sur la route vague / vers la fin des temps ». Processus des signes de l'oubli.

Michel Peterson

fiction

Madeleine Gagnon LE CHANT DE LA TERRE

Typo, 2002, 362 p., 16,95 \$

« Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon écrire. » Voilà la formule qui me vient, redécouvrant avec émoi l'œuvre archéologique de Madeleine Gagnon à travers cette belle anthologie. Mais qu'on y prenne garde : l'archaïque, le très ancien ne s'entend pas comme le passé de l'avant. Ici, le temps est aux frayages, les traces différant chaque lettre de leurs moments d'inscription. Ici, les anfractuosités du monde laissent émerger le labeur du mouvement permanent du déchiffrement. Paul Chanel Malenfant a raison, dans

son humble et féconde préface, de rappeler que pour la poète, *écrire lire*, c'est tout un. Leçon de poésie. Ce qui veut dire lent-rapide, du rythme de l'infaillible et effaçante venue au monde des choses et des êtres. D'où des textes qui, sous une apparence souvent tranquille, organisent des tissages de lézardes se jouant de tout essentialisme, de toute présence à soi, de toute transparence naïve. Ici, pas de consistance d'Absolu. Ici, ça insiste. Un point c'est rien !

Le chant de la terre (on me pardonnera, mais les échos fusent, de Gustav Mahler à Mikis Theodorakis, de Pablo Neruda à Martin Heidegger et tant d'autres voix) convoque la lumière la plus souple et la plus sécante, les secrets les plus étroits et les plus

Paul-Marie Lapointe LE VIERGE INCENDIÉ

Typo, Montréal, 1998,
171 p. ; 10,95 \$

Fleuron de la littérature de révolte, *Le vierge incendié* est une œuvre de jeunesse d'une étonnante rigueur, un recueil capital parmi les quelques œuvres authentiquement surréalistes publiées au Québec. Paru peu après *Refus global* et chez le même éditeur (Mithra-mythe), le *Vierge incendié* simultanément le langage et la société de 1948. Dans un mouvement plus cinématographique que

musical, le lecteur s'y trouve assiégé par un charroi ininterrompu d'images où se lit la libération sous toutes ses formes : artistique, sexuelle, sociale, etc. Alors que l'énumération domine et pourrait entraîner une certaine monotonie, la discontinuité du propos provoque un fort contraste où s'entrelacent la violence et le jeu. « Un cœur peuplé de génies roses, festivaux [sic] lesbiens. Grande course effrénée au cerceau de pampres gothiques et dieux nauséabonds. Journées de courir le midi du plaisir ; estompe de la mort des petites fauvettes dans les tulipes ; écrasement des paumes sur les larmes de sable ; pieds de ronces dans la peau. Bon sommeil de rivière, sans barque ni volupté. » Malgré l'appui reçu des automatistes, la renommée du recueil mettra plusieurs années à se construire, le plus étonnant étant la diversité des mouvements s'en étant réclamé, des nationalistes jusqu'aux formalistes.

La présente édition inclut judicieusement le texte « Nuit du 15 au 26 novembre 1948 », rédigé sous l'impulsion des mésaventures de Borduas et inédit jusqu'à la rétrospective *Le réel absolu*, en

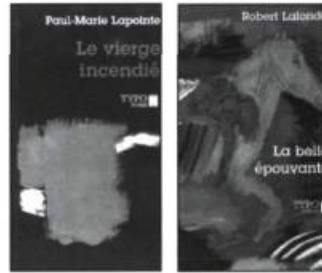
1971. Plus lisible en relation avec le premier recueil, cette saison en enfer fait davantage poindre l'humour de Lapointe, notamment dans une courte glossolalie inspirée de Claude Gauvreau (« *ceci est du sauvage* », précise l'auteur en bas de page).

Peu d'indices laissent présager de ce qu'allait devenir cette poésie après douze ans de silence. Avec *Choix de poèmes* puis *Pour les âmes* (en 1960 et 1965), Paul-Marie Lapointe progressera vers un humanisme très singulier, où l'iconoclasme religieux fera place à un détournement sagace des symboles. Aussi universel qu'incarné dans les réalités québécoise et américaine, ce poète fait aujourd'hui figure de phare.

Thierry Bissonnette

Robert Lalonde
LA BELLE ÉPOUVANTE
Typo, Montréal, 2000,
184 p. ; 11,95 \$

En ces temps de cynisme, il nous est devenu impossible de voir un *happy end*, ou de lire la phrase : « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants », sans un douloureux sursaut de réalisme : et ensuite ? Après quelques années,



les chicanes de ménage, les déceptions, les désillusions ?

Le *happy end* a donc perdu de sa crédibilité. Et de son intérêt, car ce n'est rien de plus qu'une fin, un point final sans durée ni dimension. Or ce qui donne du piquant à une histoire, ce sont les difficultés qu'ont traversées les personnages *avant*, et non la petite vie sans rebondissements qu'ils semblent s'appêter à vivre au terme de leurs tribulations.

Dans cette œuvre qui lui a valu le Prix Robert-Cliche du premier roman en 1981, Robert Lalonde nous fait grâce des aventures qui précèdent le *happy end*... et aussi du scepticisme dont on en affuble généralement la suite dans notre esprit. *La belle épouvante*, c'est un arrêt sur image à la phrase : « Et ils furent heureux... » Le narrateur est en amour avec « Elle », et tout est là. « Oh non ! ce n'est pas tout. Il y a Elle qui surnage avec moi. Là, c'est vraiment tout », conclut-il.

Le personnage n'évolue pas au

fil du récit. Pas au sens classique de l'intrigue romanesque. Mais il saisit et évoque le caractère « diapré » de son existence : « Parce que je change. Chaque jour me voit autre. C'est un virus que j'ai attrapé lors d'une séance de cinéma-vérité qui dure depuis maintenant trente ans ».

Il rapporte donc simplement des scènes de sa vie quotidienne avec « Elle », dans un texte en friche arrosé de divagations heureuses, parfois riches, parfois vagabondes. Car si la dépression est considérée par de nombreux psychologues comme l'occasion rêvée de faire des prises de conscience et par nombre d'auteurs comme le prétexte parfait pour faire un livre, Robert Lalonde prend résolument ici le chemin inverse : tomber amoureux, voilà qui peut remplir des pages et des pages d'introspection, de confidences et de réflexions : « Qui n'a pas souhaité au moins une fois enlacer, jusqu'à la contenir, la lumière particulière d'une journée de parfait bonheur ? [...] Qui donc n'en a pas assez de la charité désordonnée ? [...] Qui donc ne se perçoit pas avec toutes ses entailles, ses manques, ses enveloppes ? [...] Qui donc y croit dur comme fer quand il dit : je vais recommencer à zéro ? »

François Lavallée

140
livres
à gagner

CONCOURS TYPO

À gagner : la collection complète des éditions Typo (140 livres).

Conditions de participation

Découper le coupon de participation dans *Nuit blanche* n° 97 ou dans *Nuit blanche* n° 98 et le poster à l'adresse indiquée à l'endos du coupon.

Plus d'une participation par personne est permise, mais seul le coupon original sera accepté. Les photocopies ou autres moyens de reproduction du coupon seront refusés.

Pour être admissibles au tirage, les participants devront répondre à la question-concours et inscrire obligatoirement à l'endos du coupon de participation leurs nom, prénom, adresse postale complète et un numéro de téléphone.